

Réflexions sur le collectif.

Didier de Neck.

---

Au sortir de l'adolescence, vers la fin des années 60, nous cherchions notre route.

Le collectif était dans l'air du temps<sup>1</sup>, le collectif comme outil pour se déplacer dans la réalité et parfois la bouger dans toute son épaisseur.

Faire du collectif un viatique afin qu'il devienne un moyen de se mouvoir dans la découverte du monde à égalité avec les autres.

C'était primordial pour nous de mettre en doute les valeurs imposées, comme la religion, la hiérarchie. Ce qu'on faisait par obligation, par nature, par tradition parce que « c'était ainsi », parce que « c'était écrit », à cause des droits et devoirs dus à l'âge, au sexe, à la définition étriquée de l'intelligence, aux jugements sur la culture, au pouvoir d'achat, à notre suprématie légendaire sur la nature,...

Nous voulions interroger tout cet héritage de certitudes.

Prendre part au monde et ainsi essayer de prendre notre destin en main était un moteur essentiel.

Nous sommes des enfants des années de « *radicales contestations du principe théocratique dans tous les domaines* » selon l'expression de Philippe Meirieu<sup>2</sup>. Ce principe, basé sur une figure paternelle qui du sommet de la pyramide contrôle nos pensées et nos actes, nous l'avons mis à mal et une fois déboulonné, nous avons essayé de renverser la pyramide. Par envie et par nécessité, nous avons tenté l'expérience d'un rapport horizontal dans nos relations au monde.

Nous voulions être à l'écoute et qu'on nous écoute sans avoir nécessairement à respecter des cartes dessinées depuis des siècles. **Nouveau mode d'emploi à découvrir et à tester par nous-mêmes.**

Claude Lefort<sup>3</sup> écrit : « *La démocratie est une forme de société dans laquelle les hommes reconnaissent qu'il n'y a pas de garant ultime de l'ordre social... dans laquelle les hommes consentent à vivre dans l'épreuve de l'incertitude. (...) Dans ces conditions, le lieu du pouvoir est reconnu comme un lieu vide. (...) Là où s'indique un lieu vide, il n'y a pas de condensation entre le pouvoir, la loi et le savoir, ni d'assurance possible de leurs fondements. L'exercice du pouvoir est matière à un débat interminable.* » (Le temps présent, Belin, 2007).

Philippe Meirieu commente : « *Il n'est pas certain que cette démocratie soit possible. Mais elle reste, pour moi, l'utopie de référence majeure. Le seul contre poison, à vrai dire, face à toutes les théocraties du monde : religieuses, bureaucratiques, médiatiques, marchandes, intellectuelles, technocratiques, scientifiques... Et s'il n'y avait qu'une chance sur des millions pour que cette démocratie puisse, un jour, s'ébaucher quelque part, le jeu en vaudrait encore la chandelle.* »

---

<sup>1</sup> « *J'ai le souvenir d'un moment de liberté, d'effervescence, libertaire sur tous les plans. C'était un long moment stupéfiant. La dimension collective était magique. Tout le monde parlait à tout le monde. Le plus beau des mots d'ordre, c'était bien sûr : «Nous sommes tous des juifs allemands.»*

Serge July, cofondateur de Libération.

<sup>2</sup> Philippe Meirieu, chercheur en science de l'éducation, (texte écrit pour la revue suisse *EDUCATEUR*)

<sup>3</sup> Claude Lefort, philosophe français connu pour sa réflexion sur les notions de totalitarisme et de démocratie. Il est également connu pour avoir été le cofondateur de l'organisation révolutionnaire Socialisme ou Barbarie.

Nous nous sommes jetés dans des expériences à portée de notre imagination. Nous avons vécu en communauté de biens et d'idées. Nous avons essayé que chaque membre de notre groupe puisse s'émanciper, se développer.

Partir d'une idée, d'une sensation parfois, d'une maxime, d'un slogan et élaborer ensemble un spectacle, cela nous semblait de même nature que le projet d'enfanter et d'accompagner la croissance d'un enfant conçu à partir d'une intuition aveuglante et éphémère. Que de détours pour la garder en vue et parfois même la retrouver.

Nous nous savions extrêmement différents les uns des autres et de compétences diverses. Cela nous rendait riches de diversités. Pour ma part, je cherchais un biotope différent de ma famille de sang. Celle-ci pour moi était imposée, une histoire à digérer. Je cherchais à émigrer dans une famille élective, un groupe d'humains avec lequel je pourrais repartir à zéro et avec eux créer des valeurs communes, des traditions nouvelles, un habitat, une économie, une histoire de la création d'un espace utopique. Je ne cherchais pas nécessairement le théâtre pour réaliser ce désir.

J'ai appris au contact de ma nouvelle famille à réfléchir et à concrétiser mes propres points de vue et ceux découverts grâce aux autres. Nous voulions vivre réellement les conclusions des réflexions et des impressions que nous tirions des événements qui se déroulaient autour de nous. Nous voulions les traduire dans tous les secteurs de la vie.

Nous percevions la société comme se déplaçant sans se soucier de ceux qui ne sont pas dans sa trace ni de ceux qui contestent sa trajectoire.

Le nombre d'exclus de la grande compétition augmentait de plus en plus autour de nous.

Comment faire pour que cette réflexion prenne forme sans être ni moraliste, ni dans le discours ?

Cette question se posait dans toutes les étapes et domaines du processus. Nous avons réfléchi notre habitat, nos conditions de travail, les salaires, la technique, la production, l'organisation avec les enfants, ... Et puis comment faire *théâtre* avec nos réflexions sur la justice, le pouvoir, l'exclusion...?

Une chanson du groupe Rum, « *Ali alo pour Machero*<sup>4</sup> », nous a inspiré sur le thème de l'injustice: (*c'est toujours les petits qui payent pour les gros*, dit la chanson.)

Que de brainstormings poético-rationnels pour réaliser « *L'Arche de Noé* », spectacle qui résume bien notre démarche sur l'importance du collectif.

Que d'égarements et de mises au point pour exprimer à nous-mêmes que nous navigions perdus dans l'immensité de notre ambition politique, que nous voulions la polyphonie du chant, de la musique, la sobriété d'une langue essentielle pour toucher grands et petits au-delà des acquis culturels. Une langue propre à chacun pour traduire notre empathie pour ceux qui sont différents de la norme établie.

Que d'apports de chacun pour inventer en nous et à partir de nous un rat saxophoniste trop laid, trop muet, un perroquet saxo-tubiste trop bavard, trop fantasque, une tortue tubiste trop lente, trop fragile et un âne trompettiste trop naïf et trop caractériel. Les voilà rejetés par Noah quand il décide de prendre un

---

<sup>4</sup> *Ali alo pour Machero / Ali ali alo / Il mange la viande et nous donne les os*

*Ali ali ali alo / Ali ali alo / Ali alo pour Machero / Il boit le vin et nous donne de l'eau*

*Ali alo pour Machero / Il mange le poisson et nous laisse la peau*

*Ali alo pour Machero / On trime dans le froid et lui l'est au chaud*

*Ali alo pour Machero / C'est toujours les petits qui paient pour les gros*

L'air et les deux premiers couplets ont été noté par Edmond de Coussemaker en juin 1854, avec ce commentaire : « Chanson de marins ouvriers dans le port de Dunkerque », puis publié par le collecteur en 1856 dans *Chants populaires des Flamands de France*.

couple par espèce à bord de son arche. Noah invoque la décision d'un Dieu vengeur qui dans son désir de punir une création impie décide de l'effacer par 40 jours de pluie.

Cette métaphore, qui naquit dans la douleur, les doutes et les compromis, traduit nos axes de travail qui sont la polyphonie, la différence, la recherche des meta langages, l'écoute de chacun, le chemin plutôt que le résultat.

« *L'Arche de Noé* », alors que Noah continue son destin sans se préoccuper de celui des naufragés, voit nos héros que tout oppose s'entendre pour partager le rêve de chevaucher l'arc-en-ciel qui domine l'horizon comme une infinie bouée. Ils rêvent de se l'approprier comme lieu où survivront les exclus. Le résultat est un rêve, un idéal, un combat collectif pour le changement et la justice.

Nous étions influencés par Marx, les philosophies de la libération, Toni Ungerer, Dario Fo, Hannah Arendt, les Situationnistes, la Nouvelle Scène Internationale, ...

Nous aurions aimé les Zapatistes si nous les avions connus plus tôt.

« *Au Chiapas Zapatiste, le peuple dirige et le gouvernement obéit* »

Je fais nôtre cette phrase de *Guillaume Baschet*<sup>5</sup>.

Nous avons essayé de varier les rôles d'être parfois le peuple et parfois le gouvernement, souvent les deux en même temps car le collectif n'exclut ni la responsabilité individuelle, ni la compétence<sup>6</sup> mais exige qu'on essaie d'instaurer les conditions d'acquisition de toutes les compétences pour chacun, au rythme de chacun. Et croire ainsi qu'aucun fatalisme, qu'aucun pouvoir ne dictera nos limites, nos potentiels. En tout cas, nous ne leurs reconnaissons aucune légitimité.

Le théâtre, l'éducation, notre petite société dans la grande posent la question du transfert, celui des idées, des passions, des expériences, des points de vue éthique et philosophique, des conceptions politiques afin de nous ouvrir à la palette des compétences.

Nous avons reçu cette curiosité, cette croyance qu'ensemble en balbutiant, nous pouvions parler, qu'ensemble en bricolant nous pouvions construire, qu'ensemble en apprenant nous pouvions écrire avec des fautes pour créer de l'administration, des lettres d'amours, d'amitiés, des spectacles, des scenarii, des poèmes et des souvenirs.

Nous avons *fait*, ensemble. Nous avons *fait* l'essai d'un espace le plus chaleureux possible, une couveuse pour qu'advienne chacun d'entre nous.

---

<sup>5</sup> Gérôme Baschet vit depuis vingt ans au Chiapas. Il a consacré de nombreux ouvrages au zapatisme dont l'un des derniers, *Adieux au capitalisme*, nous propose de « rouvrir le futur et d'engager résolument la réflexion sur ce que peut être un monde libéré de la tyrannie capitaliste. » Nous l'avons pris au mot en l'interrogeant sur la manière dont les zapatistes peuvent nous inspirer pour rendre l'État inutile et dépasser enfin le règne de l'économie toute-puissante.

<sup>6</sup> « Reconnaissons donc qu'avant même son apparition formalisée, la notion de compétence - entendue comme « objectif d'apprentissage » à atteindre dans le cadre d'une situation pédagogique organisée - constitue un progrès essentiel pour la réflexion éducative : elle permet d'échapper à toutes les formes de fatalisme et d'enfermement qui bloquent la démocratisation de l'accès aux savoirs. Évidemment, tout cela « met la barre très haut » : affirmer que tout sujet peut acquérir toutes les compétences possibles et imaginer des moyens pour y parvenir qui soient compatibles avec le respect de sa liberté, n'est pas une mince affaire. C'est probablement plus une « utopie de référence » qu'un objectif à court terme. Plutôt un « principe régulateur » qu'un « principe constitutif », selon la distinction élaborée par Kant : un peu comme « la beauté » pour l'artiste... Personne ne peut prétendre l'avoir complètement atteinte, car, alors, on ne la chercherait plus. Or, tout le monde continue à la chercher et c'est cette recherche, précisément, qui est à l'œuvre dans toute l'histoire de l'art ! - Philippe Meirieu dans *Si la compétence n'existait pas, il faudrait l'inventer...*

Et comme les bébés nous avons souri en dormant profondément, en rêvant éveillés et en pleurant beaucoup.

Didier de Neck.